DISSERTATION N° 137.

SUR

LA FIÈVRE NERVEUSE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 juillet 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. VICTOR DUPUIS, né à Sotteville-sur-Mer,

Département de la Seine-Inférieure.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Président.*
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A LA MÉMOIRE

DE LA MEILLEURE DES MÈRES.

Pour l'existence, l'éducation et l'état honorable qu'ils m'ont donnés.

A

MONSIEUR FLAUBERT,

Docteur-Médecin; Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, etc., etc.

MON PREMIER MAÎTRE DANS L'ART DE GUÉRIR.

Comme un témoignage de ma reconnaissance et de mon respect.

J. V. DUPUIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0005vari_g5n8

DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE NERVEUSE.

Exposition du sujet.

En prenant pour sujet de ma thèse la fièvre nerveuse, j'ai voulu remplir le but particulier que je me suis proposé; celui de m'appliquer à l'étude, à l'observation et aux moyens curatifs de la maladie qui afflige mon pays natal, où m'appellent les intérêts les plus chers à mon cœur.

La fièvre nerveuse, est endémique dans plusieurs villages qui avoisinent la ville de Dieppe, à Saint-Aubin-sur-Mer, Quiberville, Longueil, etc.; ses différentes espèces, intermittentes surtout, y sont si communes, qu'elles y deviennent épidémiques certaines années, et ravagent d'une manière désastreuse les habitans de ces malheureuses contrées.

Voilà ce qui m'a déterminé à étudier particulièrement cet ordre de maladie, et à offrir, à ce sujet, le fruit de mes observations à l'illustre Ecole dont je m'honore d'avoir été l'élève, pour me conformer au réglement qui prescrit une dissertation sur l'une des branches de la pathologie.

C'est donc un devoir que je remplis; j'ai voulu m'instruire, et non tracer des règles; je n'ai certainement pas la prétention de présenter des observations dont je m'attribue la gloire; je les ai puisées en grande partie dans les leçons de nos meilleurs maîtres, et dans les

livres dont ils ont enrichi l'art de guérir : utiles pour moi, elles seront fortifiées encore par l'exemple des médecins distingués de ma province.

Considération générale.

De toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, la fièvre nerveuse est une de celles qui font courir les dangers les plus réels et les plus éminens.

Ses caractères insidieux peuvent tromper le médecin le plus instruit; aussi celui qui se destine à l'art de guérir doit-il s'attacher à bien discerner les divers masques sous lesquels elle peut se cacher, pour éviter les erreurs d'une méprise trop facile et trop souvent irréparable.

De la Fièvre nerveuse.

Synonymie. *Typhus*, Cullen, Sauvages, etc., fièvre maligne des auteurs; *febris atacta*, de Selle; *febris nervosa*, de Franck, et *fièvre ataxique*, de M. le professeur Pinel.

Prédispositions et causes occasionnelles.

La fièvre nerveuse est commune à tous les âges. On l'observe le plus souvent chez les femmes, les enfans, les vieillards, et chez ceux qui ont été épuisés par une cause quelconque. Une débilité accidentelle, une maladie antérieure, la croissance trop rapide des jeunes gens, une menstruation difficile; la cessation des règles, la nostalgie, la chlorose, peuvent l'occasionner. Les enfans qui ont été élevés mollement, ceux qui se livrent de bonheur à la masturbation y sont plus prédisposés. Il n'est pas rare de voir les hypochondriaques, les mélancoliques, les maniaques, la contracter par un long séjour dans les hôpitaux; elle est commune, à ce qu'il paraît, dans les pays chauds. Une atmosphère viciée, un air renfermé, des émanations végétales ou animales produites par des individus attaqués d'une fièvre adi-

namique, de dysenterie, de gangrène, de scorbut et les miasmes des marais, surtout quand on s'y expose la nuit, la font souvent naître. Elle est quelquefois l'effet de la contagion; une nourriture malsaine, l'abus des spiritueux, des narcotiques, toutes les évacuations excessives, toute espèce de fatigue produite par les travaux du corps et de l'esprit, l'habitude des passions, les chagrins, la jalousie, etc., sont autant de causes favorables à son développement.

La fièvre nerveuse peut être *épidémique* ; elle est *endémique* dans les pays chauds et humides; elle affecte très-souvent le type intermittent ou remittent; enfin le plus souvent elle est sporadique.

Invasion et symptômes.

L'invasion est quelquefois tellement brusque, qu'on ne peut la prévenir; d'autres fois elle est précédée long-temps de somnolence, de pesanteur; le caractère change, le malade devient irascible, s'agite de frayeurs, de pressentimens sinistres, devient pusillanime; dans quelques cas, il éprouve un délire passager, soupire, pleure sans raison, ou ressent une anxiété inexprimable. Quand ces symptômes ont duré plus ou moins de temps, il survient communément des frissons qui sont remplacés par des chaleurs vagues, et ces alternatives se répètent pendant plusieurs jours.

Souvent au début, le malade est agité par un tremblement continuel; les sens perdent de leur activité ou en acquièrent; souvent aussi le jugement se pervertit, il y a du délire; le malade éprouve des visions; ses questions sont absurdes, ses réponses vives; son imagination est dans un état de mobilité singulière. Le délire ne s'étend pas toujours à tous les objets; il peut être borné à un certain ordre d'idées; il se plaint quelquefois de douleurs imaginaires, et s'il est affecté de quelque inflammation vive, il n'en souffre pas; d'autres fois il éprouve des vertiges; ses yeux deviennent sensibles à l'impression de la lumière; la vue est égarée; l'ouïe peut être plus fine, diminuée ou abolie; le goût et l'odorat se dépravent; la langue parait humide,

et elle reste ordinairement telle pendant la durée de la maladie ; dans quelques cas, elle se sèche, tremble quand le malade veut la présenter. Il n'est pas rare d'observer pendant la veille ou le sommeil des grincemens de dents, des spasmes cyniques, la voix s'altérer, le malade se livrer à une loquacité intarissable, bégayer ou balbutier ; d'autres fois il se livre à des vociférations continuelles, il chante, il crie, etc.

Enfin la voix peut être éteinte. La déglutition est quelquefois difficile, ou même impossible ; des vomissemens spasmodiques peuvent survenir. L'urine est en général claire, abondante ; lorsqu'elle est sédimenteuse, elle n'amène point d'amendement dans l'état du malade ; souvent elle est retenue dans la vessie. Le pouls est très-variable en fréquence et en force ; il peut cesser d'être fébrile par momens ou être plus rare que dans l'état sain. Lorsqu'il n'y a pas de délire, des palpitations de cœur, des défaillances incomplètes peuvent avoir lieu. La respiration est souvent embarrassée, accélérée, entrecoupée, supprimée ; souvent aussi le malade est tourmenté par une toux sèche, le hoquet, des éternuemens fréquens ; presque toujours il éprouve de temps à autre des mouvemens convulsifs, quelquefois un spasme permanent, au moins dans certaines parties du corps. Lorsque la fièvre nerveuse est pure, franche, les forces musculaires semblent plutôt exaltées que déprimées, du moins dans l'exacerbation du délire. Il n'est pas rare qu'il survienne dans le cours de la maladie diverses éruptions, soit miliaires, soit pétéchiales.

Marche.

Il est difficile de tracer une marche constante à cette fièvre. Certains malades affectés de la plupart des symptômes dont je viens de parler vont et viennent, vaquent à leurs affaires : on voit souvent le typhus contagieux, lorsqu'il se présente sous la forme d'une fièvre nerveuse simple, permettre à des militaires de faire plusieurs lieues, plusieurs étapes, et mourir en arrivant, ou quand les accès s'exaspèrent.

Il est au contraire des malades qui sont obligés de garder le lit dès le début, et chez lesquels les symptômes nerveux s'annoncent sous la forme d'une sorte de paralysie générale ; souvent alors la fièvre commence par des syncopes, qui sont toujours du plus mauvais augure.

Types et durée.

La fièvre nerveuse peut être continue, rémittente ou intermittente. Lorsqu'elle est continue, elle dure de cinq, dix, quinze jours à un mois : on a des histoires de fièvres nerveuses éphémères. Si elle est intermittente, elle ne s'étend guère au-delà de trois ou quatre accès, et elle est presque toujours funeste lorsqu'on ne lui oppose aucun moyen.

Terminaison.

La terminaison la plus ordinaire de la fièvre nerveuse, est la mort. On n'a point établi de comparaison entre le nombre des malades qui y ont succombé ou qui ont guéri, parce qu'elle est rarement simple. Quand elle doit être funeste, elle s'accompagne communément d'éruptions, d'une paralysie interne ou externe ; il n'est pas rare de la voir finir par une apoplexie, des convulsions, ou une sorte de spasme de la poitrine qui donne lieu à l'engorgement du poumon. La terminaison heureuse par les crises est assez rare.

Crises.

Les crises sont, une hémorrhagie ou une salivation abondante, quelquefois des abcès ; d'autres fois la maladie se termine sans crise apparente.

Autopsie.

Quand la mort vient terminer la fièvre nerveuse, l'examen anatomique du cadavre ne découvre rien qui puisse expliquer le désordre

du système nerveux. Cependant, quand il y a eu de la somnolence, les vaisseaux du cerveau sont presque toujours trouvés gorgés de sang, et il y a un épanchement de sérosité dans l'arachnoïde épaissie, ce qui annonce une inflammation dont souvent rien ne pouvait faire connaître l'existence pendant la vie. Lorsque la fièvre nerveuse a été intermittente, il y a fréquemment un engorgement à la rate.

Convalescence.

La convalescence est ordinairement de longue durée, souvent même elle est imparfaite, et il n'est pas rare qu'il y ait des rechutes toujours plus dangereuses que la première maladie, surtout quand elle était intermittente. Quelquefois elle laisse à sa suite une sorte de délire, de démence, d'abolition de la mémoire. Si la surdité a existé dans la maladie, le convalescent peut rester sourd, tandis qu'il peut demeurer aveugle, si la cécité s'est manifestée parmi les autres symptômes; d'autres fois on observe une sorte de débilité caractérisée par des sueurs nocturnes abondantes.

Complications.

La fièvre nerveuse est susceptible de diverses complications. Les praticiens ne sont pas d'accord sur la complication inflammatoire admise par *Dehaen*, *Huxham*, *Franck*, etc. Je l'ai observée plusieurs fois : le pouls était fort, plein, le délire violent, les forces exaspérées, la chaleur douce, etc. Une complication moins rare, admise par *Stoll* et *Huxham*, est ce qu'on appelle *fièvre lente nerveuse* ; elle mérite une description particulière. La complication bilieuse observée par *Fink* et *Pringle* n'est pas rare. Il est assez ordinaire de voir la fièvre nerveuse compliquée avec la fièvre putride, complication qui a été très-bien décrite par *Fink* et *Huxham*. On ne peut pas se refuser d'admettre la complication bilioso-putride. Le catarrhe pulmonaire nerveux constitue une sixième complication qui

est souvent funeste, a été quelquefois épidémique, et que *Huxham* a bien décrite. Enfin une septième complication est celle qui est accompagnée de l'inflammation du cerveau; elle s'observe assez souvent, et règne sporadiquement.

Variétés.

Il serait facile de multiplier les variétés de la fièvre nerveuse, si l'on prenait pour base les symptômes dominans, comme on l'a fait pour la fièvre nerveuse intermittente. On a beaucoup restreint les variétés de la fièvre nerveuse continue. Je décrirai seulement deux variétés de cette dernière; la fièvre nerveuse soporeuse, fièvre ataxique de M. le professeur *Pinel*, et la phrénésie nerveuse.

PREMIÈRE VARIÉTÉ.

La fièvre nerveuse soporeuse est plus particulière aux enfans et aux vieillards; elle a beaucoup d'analogie avec l'apoplexie de ces derniers, soit par les phénomènes qu'elle présente, soit par les résultats cadavériques : ses symptômes particuliers sont la rougeur de la face, un état comateux, et quelques autres symptômes de l'apoplexie ou de la congestion cérébrale, comme la paralysie, l'hémiplégie, des mouvemens convulsifs, des roideurs tétaniques, etc. C'est surtout vers le septième ou huitième jour de la maladie que l'épanchement au cerveau semble se consommer.

A l'ouverture des corps, on trouve des épanchemens séreux ou séroso-sanguins dans la cavité du crâne.

SECONDE VARIÉTÉ.

La phrénésie nerveuse a été bien décrite par *Vogel*, *Selle*, etc.; elle n'est pas rare. Ses caractères sont, un état d'insomnie et de veille opiniâtre, le délire permanent, furieux ou tranquille; le malade semble oublier ce qu'il vient de dire; il est dans une agitation continuelle, parle sans cesse, se livre à des menaces, des éclats de

rire, à des mouvemens désordonnés; la force musculaire se conserve, souvent même elle est exaltée. Cet état se rapproche entièrement d'un accès de manie, et il est quelquefois difficile de l'en distinguer. Je l'ai observé à la suite de la pneumonie, qu'il terminait d'une manière critique.

Une autre variété dont j'ai parlé aux complications et que j'ai dit mériter une description particulière, est la fièvre lente nerveuse.

Cette maladie est très-commune et très-connue, c'est presque toujours une complication de la fièvre nerveuse avec la fièvre muqueuse : tantôt ce sont les symptômes nerveux qui prédominent, tantôt les symptômes muqueux. On la voit souvent épidémique après des temps chauds et humides, dans des lieux marécageux. Elle dépend toujours d'influences débilitantes, tels que le défaut de nourriture, des alimens malsains, des affections morales prolongées, qui ont ruiné les forces. Elle est rarement le produit des miasmes des marais. Ordinairement ses signes précurseurs sont, des digestions difficiles, des flatuosités, de l'inappétence, de la cardialgie, des rapports acides, quelquefois constipation, souvent diarrhée. Cette maladie survient presque toujours lentement et d'une manière graduelle : elle s'accompagne d'abord d'alternatives de frissons et de chaleur vagues, de rougeur et pâleur de la face, de vertiges, d'un resserrement des tempes, de tintemens d'oreilles; chez quelques sujets, de la surdité; les yeux sont ordinairement sensibles à la lumière; souvent il y a un délire tranquille; le facies présente les traits de la stupeur; souvent aussi on observe quelques mouvemens convulsifs partiels ou passagers : le malade paraît triste, s'ennuie, soupire, pleure, éprouve de fréquentes palpitations de cœur; son pouls est serré, inégal, petit; la défaillance arrive au moindre effort; la respiration peut être gênée, la toux sèche, courte; presque toujours la langue est humide, rarement sèche; ou bien c'est à sa circonférence ou à son centre seulement; il y a peu ou pas de soif; le malade vomit quelquefois, quelquefois aussi il avale difficilement;

les urines sont toujours limpides, légères et ne déposent point; il existe des sueurs partielles, visqueuses; il n'est pas rare d'apercevoir des aphthes à la bouche, ou divers exanthêmes à la peau.

Durée.

La fièvre lente nerveuse se prolonge toujours; elle peut durer depuis deux mois jusqu'à six et plus; souvent le malade n'éprouve le besoin de s'aliter qu'au bout de quinze jours ou trois semaines. Ordinairement il y a tous les jours vers le soir un redoublement prononcé avec accélération du pouls et un peu de gêne dans la respiration.

Terminaison.

La fièvre lente nerveuse se termine rarement par crises: on a cependant observé au quinzième ou vingtième jour, des sueurs copieuses, d'abondantes déjections alvines, un ptyalisme; quand elle se prolonge, il survient des escharres au sacrum qui peuvent amener un changement favorable dans la maladie. Lorsque cette fièvre a épuisé les forces, elle entraîne souvent une hydropisie générale, et la mort, qui peut aussi résulter primitivement des symptômes nerveux.

Fièvre pernicieuse.

Quand la fièvre nerveuse est rémittente ou intermittente, elle constitue ce qu'on appelle la fièvre pernicieuse. Cette fièvre, si bien décrite par *Mercatus*, *Torti*, *Sennert*, *Sydenham*, et sur laquelle M. *Alibert* a écrit sa dissertation inaugurale, se présente très-souvent chez les sujets faibles, cachectiques, scorbutiques, chez les convalescens, chez des individus exténués par des excès ou la misère, chez ceux qui ont eu de longs chagrins, qui ont essuyé une longue suppuration; elle peut être le produit d'une chaleur humide, des émanations putrides, végétales ou animales; rarement elle est épidémique.

Toutes les fièvres pernicieuses intermittentes ou rémittentes présentent des symptômes communs ; il y a toujours une altération considérable et subite des traits; il survient une céphalalgie violente, gravative, qui continue souvent pendant l'apyrexie ; une prostration subite des forces. On observe en outre un symptôme particulier prédominant, comme le délire, le coma, l'hémiplégie, etc. C'est de ce symptôme que se tire la dénomination des variétés; ainsi il y a des fièvres pernicieuses, délirantes, comateuses, apoplectiques, hémiplégiques, tétaniques, cataleptiques, céphalalgiques, dysentériques, sudorales, pétéchiales, etc. Mais pour être caractéristiques, ces symptômes doivent commencer avec la fièvre.

Invasion.

L'invasion des fièvres pernicieuses peut être brusque ou graduelle ; souvent il arrive que le symptôme prédominant ne survient qu'au troisième ou quatrième accès ; c'est alors seulement que la fièvre prend le nom de ce symptôme. Les accès augmentent ordinairement chaque fois d'intensité ; leurs retours sont quotidiens, tierces ou quartes ; de là les noms de *fièvre amphimérine*, *tritéophie*, etc.

La fièvre hémitritée est une variété des fièvres pernicieuses. Cette dénomination de fièvre hémétritée a été appliquée à plusieurs maladies différentes : celle des auteurs les plus modernes est une double tierce rémittente qui est endémique dans les pays marécageux, en Italie, au Mexique, aux Indes orientales. Elle règne plus souvent en automne, et elle affecte plus particulièrement les personnes d'un âge mûr ; ses symptômes sont les mêmes que ceux des fièvres pernicieuses ; il y a chaque soir un paroxysme qui est plus fort de deux jours l'un ; les exacerbations sont fort longues, durent vingt-quatre, trente-six, et quelquefois quarante-huit heures ; les forces ne se rétablissent pas pendant la remission. Cette fièvre peut se prolonger, différente en cela des autres fièvres pernicieuses ; elle est opiniâtre et devient dangereuse à la longue ; la terminaison de cette

fièvre peut avoir lieu d'une manière heureuse et critique, par des vomissemens et la diarrhée ; une hydropisie générale et la consomption peuvent encore la terminer ; ou bien elle peut changer de type et devenir intermittente.

Les fièvres pernicieuses sont plus souvent intermittentes que rémittentes ; les types tierces et double-tierces sont les plus communs. Ces fièvres tendent en général à se prolonger et à devenir subintrantes.

Diagonostic.

Les fièvres intermittentes pernicieuses sont assez faciles à reconnaître ; il existe toujours un symptôme très-grave, qui survient avec le frisson, ou immédiatement après, et qui continue pendant toute la durée des accès ; l'intensité croissante de ceux-ci peut encore servir à éclairer le diagnostic. L'apyrexie est rarement complète ; il faut aussi avoir égard à l'altération des traits et à la constitution régnante. Il est beaucoup plus difficile de reconnaître une fièvre nerveuse continue. La manie peut se confondre avec la phrénésie nerveuse ; cependant il est facile d'apprendre que la fièvre a précédé le délire, que le malade a été pendant quelques jours dans un état de malaise, qu'il était sain d'esprit avant ; souvent d'ailleurs il y a dans la phrénésie nerveuse des spasmes, des soubresauts des tendons. Le diagnostic de la maladie, quand elle présente la complication muqueuse, n'est pas toujours facile : en effet les symptômes muqueux peuvent être si prédominans, qu'on s'aperçoive à peine des symptômes nerveux.

La fièvre nerveuse comateuse peut être confondue avec la céphalite ; mais les circonstances antécédentes, les causes, les symptômes inflammatoires qui auraient existé avant la somnolence, l'intégrité conservée des fonctions mentales, serviront à caractériser l'inflammation du cerveau.

Prognostic.

Le danger des fièvres nerveuses se mesure non-seulement sur les complications, mais encore sur le type. La fièvre nerveuse intermittente est plus dangereuse que la continue. En ayant égard à l'état des fonctions cérébrales, on voit que plus le délire est permanent, violent, l'altération des traits grande, les symptômes nerveux multipliés, plus aussi le danger est imminent. En général, un air égaré et consterné, des soupirs fréquens, des tremblemens continuels, des convulsions, le tétanos, la perte soudaine des forces, la carphologie, annoncent une terminaison funeste. Néanmoins on ne peut pas toujours regarder comme désespérée une fièvre nerveuse, quelque grave qu'elle soit, parce qu'elle peut guérir spontanément.

Traitement.

Quand on est averti de la maladie, on peut employer le traitement d'assez bonne heure pour l'empêcher de se déclarer. Si elle est due à l'action des miasmes contagieux, les vomitifs et les sudorifiques conviennent. Dans le cas où l'on serait exposé à respirer ces miasmes, le plus sûr moyen serait de les éviter; ou, si on ne le pouvait pas, de recourir aux toniques, à l'écorce du Pérou. S'il existait des évacuations considérables, si le malade s'était livré à des excès, on relèverait les forces.

Lorsque la maladie est déclarée, il faut tâcher de diminuer la susceptibilité du système nerveux; on recommande alors, et on a employé avec succès les fleurs et les feuilles d'orangers, les fleurs de tilleul, d'arnica, l'infusion de racine de valériane. On peut encore administrer différens autres aromatiques légers, le safran, l'assa-fœtida, certaines huiles volatiles, celles des ombellifères, l'huile volatile de succin; ces moyens seront employés, soit comme boissons,

soit en potion. Il est quelquefois facile de calmer l'irritation nerveuse par les bains, quand le malade peut les supporter. S'il existe un état de débilité très-marquée, on peut employer avec succès les toniques diffusibles, les éthers, le camphre, le musc, les vins mousseux, les acides minéraux alcoholisés, le quinquina : on doit surtout insister sur ce dernier, quand il existe une complication putride, et l'employer à plus forte dose. Si la pléthore sanguine est assez manifeste, on doit, par des saignées proportionnées à cette pléthore, la dissiper, surtout quand il existe un délire furieux, violent, et que les forces sont exaspérées : on saigne alors de préférence au pied. Si elle n'est que locale, que l'action musculaire ne soit pas augmentée, on peut se borner aux saignées locales : dans un cas semblable, au lieu de recourir à des aromatiques ou à des stimulans, on aura recours aux moyens appropriés à la fièvre inflammatoire. Souvent il existe une complication bilieuse qui exige les vomitifs, les purgatifs : lorsqu'il y a une diarrhée, on la favorise.

Différens moyens devront être employés contre quelques symptômes particuliers.

Le délire phrénétique exige des sangsues au cou, des révulsifs, des sinapismes aux pieds, etc. L'opium, employé à larges doses, a paru spécifique en pareil cas à plusieurs praticiens, tandis que dans la complication adynamique, il devenait pernicieux en augmentant la débilité.

Les vomissemens opiniâtres réclament d'autant plus d'attention, que souvent ils ne permettent pas l'emploi des moyens les plus efficaces. Des boissons froides ou acidulées, prises à petites doses, suffisent quelquefois pour les calmer ; quand elles ne réussissent pas, on applique un emplâtre de poix de Bourgogne sur le dos, l'emplâtre de thériaque, le vésicatoire, la glace sur le creux de l'estomac, ou bien on administre la potion antiémétique de *Rivière* : si ces

moyens ne réussissent pas encore, on pourrait recourir avec succès à de très-légères doses d'opium.

La diarrhée colliquative, qui survient particulièrement quand il y a une grande débilité, cède à l'usage d'une décoction de cachou, à quelques cuillerées de vin de la même substance, aux limonades vineuses minérales.

Le coma exige des soins particuliers; on doit tâcher d'éveiller le malade par des applications irritantes, des affusions d'eau froide, la glace pilée; ces applications doivent être passagères. On applique un large vésicatoire sur la tête ou à la nuque; on fait des frictions irritantes autour des oreilles, des tempes; on met des sinapismes aux pieds, des vésicatoires aux jambes, aux cuisses; quelques médecins croient qu'il serait utile de provoquer la salivation; il faudrait en avoir le temps; ce moyen a réussi pour certains enfans chez lesquels on a employé de fortes onctions mercurielles sur les parotides. Il serait plus simple peut-être d'administrer le mercure doux, qui a le double avantage de déterminer la salivation, et d'entretenir une diarrhée salutaire en pareil cas; la dose doit être de trois à quatre grains toutes les deux heures : on pourrait y joindre l'usage des frictions mercurielles autour de la tête. Si le hoquet incommode les malades, on le calme par une petite dose de laudanum ou de musc.

Quant au tremblement, il paraît dû à la débilité générale et à l'altération profonde du système nerveux : les potions aromatiques, l'éther, les teintures de castoréum et de musc, l'infusion de valériane, sont indiquées.

Le traitement des fièvres nerveuses continues est en partie applicable aux fièvres nerveuses intermittentes; les cordiaux sont toujours utiles au commencement de l'accès ou pendant son cours; ils doivent, autant que possible, être précédés du kina. Le sulfate acide d'alumine a plusieurs fois réussi à guérir la fièvre pernicieuse; mais, de l'aveu

des meilleurs praticiens, le quinquina est préférable: il doit se donner dans l'intervalle des accès, à la dose de deux gros, de deux heures en deux heures. Je ne sais d'après quelle théorie *Frank* recommande l'usage de l'opium dans ces fièvres; il me semble qu'il doit être pernicieux dans le plus grand nombre de cas, et qu'il ne peut être utile que dans les fièvres pernicieuses délirantes ou dysentériques. Lorsqu'on est appelé pendant un accès, il faut tâcher d'en éloigner le danger, chose qui n'est pas toujours facile. Si on ne peut faire avaler au malade assez de kina, on l'administre en lavemens, ou bien on fait des frictions sur tout le corps avec la teinture de quinquina. Quand l'accès est imminent, il ne faut pas craindre d'en faire prendre jusqu'à une once sans intervalle.

Moyens hygiéniques

Le malade sera modérément couvert; on aura soin de renouveler l'air atmosphérique de la chambre qu'il occupe; on le changera souvent de linge, de sorte qu'il soit toujours en grande propreté; et cela doit être fait avec une grande précaution, afin de ne point le fatiguer. La diète bien entendue sera sévère; du reste, tout doit concourir à appeler la plus grande tranquillité, tant au physique qu'au moral. Telle est la conduite à tenir par ceux qui entourent le malade, afin de seconder l'action des médicamens ordonnés par le médecin, et d'entrer dans les vues de la nature.

Lorsque la fièvre nerveuse est contagieuse, on désinfecte les lieux où elle règne, et on empêche la communication par des fumigations d'acides minéraux: l'efficacité de ces fumigations dans cette circonstance a été constatée, dans les hôpitaux civiles et militaires de Paris, par les médecins les plus distingués.

On prend sept parties de muriate de soude (sel de cuisine), une d'oxyde de manganèse, et cinq d'acide sulfurique affaibli; on mêle

l'oxyde de manganèse avec le sel; on met le mélange dans une capsule de verre ou de grès, et on verse dessus l'acide, non tout à la fois, mais par parties, en laissant assez d'intervalle pour que le dégagement ne s'opère que successivement et sans incommoder les malades. Cette opération n'exige point de feu. Le vase qui contient le mélange peut être porté dans les endroits où l'infection se manifeste avec le plus d'intensité, et même approché du lit des malades.

Précautions à prendre dans la convalescence.

Pendant la convalescence des fièvres nerveuses, on doit prolonger l'usage du quinquina, surtout quand elles ont été intermittentes; éviter les causes qui peuvent produire la maladie, et, dans la crainte d'une rechute qui peut survenir par des écarts de régime que peut commettre le malade, comme cela a lieu malheureusement très-souvent et presque toujours à son préjudice, l'attention du médecin doit se fixer sur la conduite du convalescent. Ainsi les alimens lui seront donnés en petite quantité et à plusieurs reprises, parce que la nature semble vouloir récupérer avidement ce qu'elle a perdu durant la maladie. Les alimens consisteront en bouillons, consommés, en potages de riz, de vermicelle, de gruau, d'orge; de viandes de jeunes animaux, des œufs frais à la coque, ou le jaune d'œuf délayé dans de l'eau chaude panée; en un mot, tout ce qui fournit un bon suc et un chyle presque préparé. Une tasse de chocolat à l'eau serait un bon déjeûner pour ceux qui aiment cet aliment : on peut même le préparer au lait, si le convalescent peut digérer cette dernière substance. Il est permis de déférer jusqu'à un certain point au goût de celui-ci, relativement à un mets quelconque, si toutefois ce goût n'est pas un caprice. Le vin sera pur, d'une bonne qualité, et pris modérément, surtout à jeun; on pourrait y tremper un biscuit. Dans la journée quelques tasses d'une infusion amère; un purgatif

minoratif à souvent de bons effets, surtout quand la langue est sale, la bouche pâteuse, et l'appétit nul, ou que le malade se plaint de coliques et de borborygmes.

Préservatifs.

Qu'il me soit permis, pour la conclusion, d'ajouter encore un mot sur les préservatifs contre cette fièvre, quand elle mérite le nom de contagieuse. L'usage journalier et modéré du quinquina, soit en teinture spiritueuse, soit en extrait uni à l'extrait de quassia; en même-temps à dîner, un verre de vin vieux, fort et substantiel, et le soir une couple de tasse de thé avec du rhum, sont de très-bons préservatifs: seulement il ne faut pas user de ces moyens avec excès, parce qu'ils produiraient alors directement le contraire. Un préservatif que nos chirurgiens militaires ont appris des Russes et qui les garantissait visiblement, était de manger tous les jours deux ou trois ognons crus; même quand les premiers signes de la contagion commençaient à se manifester, ils pouvaient encore l'anéantir en doublant la dose.

La modération dans le boire et le manger, dans les passions, et généralement en toutes choses, est un point très-important. Tout excès, de quelque espèce qu'il soit, peut donner le signal de l'explosion de la fièvre: la disposition existe chez presque tous les hommes, et il ne faut qu'une cause occasionnelle pour la mettre en activité. Si l'on évite cette cause, la prédisposition peut se dissiper peu à peu, sans se changer en maladie.

Le moment le plus dangereux pour la contagion est quand quelqu'un, épuisé par des fatigues ou des veilles, ou abattu par des affections tristes de l'âme, s'approche d'un malade lorsque celui-ci est dans le dernier stade de la maladie, ou déjà mourant, lorsque les exhalaisons sont concentrées par l'air renfermé, par les rideaux (qui

sont nuisibles non-seulement aux assistans, mais aussi au malade lui-même, en lui faisant respirer de nouveau ses propres exhalaisons), ou rendues plus actives par l'accumulation des personnes; ou quand on reste plusieurs jours et plusieurs nuits de suite auprès des malades.

Dans de telles circonstances, l'homme le plus sain peut contracter la maladie en un moment, et si visiblement, qu'il éprouve aussitôt la sensation particulière à la maladie, et qu'on peut déterminer avec précision l'instant où l'infection a lieu.

J'ai moi même senti quelquefois, en pareil cas, très-distinctement, que je venais de recevoir la contagion, et je ressentais tous les avant-coureurs de la maladie, une grande prostration des forces, des étourdissemens et des vertiges, des tremblemens et perte d'appétit. Cependant j'ai toujours eu le bonheur d'anéantir le mal dès son origine.

Les fumigations de M. *Guiton de Morveau* sont un préservatif qui mérite une mention particulière, soit par rapport aux malades, soit par rapport aux assistans. C'est un moyen auquel je dois la conservation du reste d'une malheureuse famille de St.-Aubin-sur-Mer, chez laquelle je fus appelé par le maire du village, M. Deveaux, personnage distingué, et dont l'épouse est la plus secourable que je connaisse. Qu'il me soit permis de joindre ma faible voix aux acclamations universelles pour payer un juste tribut de reconnaissance à l'un des bienfaiteurs du genre humain.

La contagion déjà communiquée peut encore être détruite, si elle n'est pas trop forte, et si l'on vient d'assez bonne heure au secours du malade; car je suis persuadé qu'il y a dans cette fièvre plusieurs degrés de contagion qui peuvent être déterminés par la plus ou moins grande intensité du poison, et par la plus ou moins grande réceptivité de l'organisme. Dans les degrés les plus faibles qui se manifestent par des signes précurseurs déjà indiqués, et où ces signes

durent d'ordinaire assez long-temps, on peut encore, en relevant la réaction de l'organisme, surtout de l'estomac et de la peau, ramener la santé. Une bouteille de bon vin, une société joyeuse, une table bien garnie et appétissante, le café, peuvent encore dissiper tous les symptômes. Il est surtout avantageux d'avoir un bon système digestif; plus ce système réagit avec énergie, moins la contagion peut se fixer. Si elle s'est déjà fixée et qu'elle occasionne des envies de vomir et du dégoût (preuve qu'elle s'est communiquée directement par l'estomac), un émétique donné aussitôt peut l'expulser. En effet, il peut être utile sous un double rapport : premièrement comme un moyen très-puissant pour produire une secousse et rétablir l'harmonie dans le système nerveux, si l'on observe toutefois le temps où les forces ne sont pas encore trop abattues, et si l'on a soin de ne pas provoquer des évacuations trop abondantes. Deuxièmement, comme un moyen de délivrer l'organisme des matières nuisibles, et cela de deux manières. D'abord, si le vomitif est donné dès le commencement, il peut évacuer encore une partie de la maladie contagieuse qui, comme on sait, dans les fièvres nerveuses se communique surtout par la bouche et l'estomac, et alors la force de la maladie est rompue dès son principe. En second lieu, il y a souvent dans l'estomac beaucoup de crudités, qui, si elles ne sont pas expulsées dès le commencement, deviennent des puissances nuisibles, dépriment considérablement les forces, et par leur corruption toujours croissante, donnent souvent lieu à la diarrhée, au météorisme, et augmentent par conséquent le danger.

Mais ce qui contribue plus puissamment que tous les moyens physiques à écarter la maladie, est le courage, qui, dans des temps de malheur, peut élever l'âme au-dessus du monde terrestre, et la transporter dans un monde supérieur, inaccessible à l'infortune, aux peines et à la mort. Une pareille disposition morale maintient tout l'être, comme planant au-dessus du monde et de ses vicissitudes, et diminue même l'impression nuisible des influences physiques; elle donne une

tranquillité et une fermeté qu'aucun événement ne peut ébranler, et elle est le plus grand préservatif que je connaisse : heureux celui qui, dans des temps prospères, a acquis l'habitude de cette tranquillité d'âme, assez pour ne point la perdre dans les jours d'adversité!

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

III.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 53.

IV.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

V.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.